



CLASSIQUES
GARNIER

FRAISSE (Simone), « Présentation », in FRAISSE (Simone) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Polémique et théologie Le "Laudet"*, p. 3-9

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14918-7.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14918-7.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1980. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PÉGUY est mort depuis plus de soixante ans. Et déjà on pourrait écrire une histoire du péguysme. Sur son œuvre ont passé deux guerres mondiales. Loin d'obscurcir la figure du poète, elles ont retenti toutes deux sur sa destinée posthume. Son œuvre était trop engagée pour qu'il ne fût pas chaque fois pris à témoin, enrôlé dans un camp ou dans l'autre. Autour du souvenir du combattant, tombé en 1914 l'un des premiers, comme il l'avait prévu et peut-être désiré, s'est installé un culte ; une légende s'est tissée, propice aux images d'Épinal (dont une série raconte effectivement les exploits et la mort du lieutenant Péguy), et qui s'est fortifiée le long de l'entre-deux-guerres. Sous l'Occupation, les résistants s'en sont réclamés aussi bien que les collaborateurs. Il a été lu dans les camps de prisonniers, tandis qu'en France une interprétation tendancieuse de son œuvre servait au pouvoir en place à cautionner la Révolution nationale. Quant au milieu catholique, il a récupéré facilement le « *grand fils demi-rebelle* » dont l'orthodoxie inquiétait Rome en 1914, et qui était demeuré, jusqu'à sa mort, au seuil de l'Église sans y entrer. Disparu à 41 ans, Péguy a été figé dans son rôle de patriote et de chrétien. Eût-il vécu plus longtemps, il aurait pu, comme ses aînés, Gide, Claudel, Valéry, ajuster sa pensée aux changements de l'histoire, trouver des paroles neuves pour des événements neufs. Sa « mort au champ d'honneur », qui a assuré sa gloire, lui a conféré une image de marque qui l'a desservi auprès des générations grandies après la seconde guerre mondiale. Le libertaire de 1898 a mal passé le cap de 1968. Le culte dont il avait été entouré indisposait les avant-gardes politiques et littéraires. Peut-être aussi avait-il été trop célébré pour qu'on eût le bonheur de le redécouvrir.

Aujourd'hui il est temps de l'arracher à sa légende et de retrouver son vrai visage. Et d'abord son œuvre intégrale est très mal connue. Elle n'a été accessible que lentement. Entre les deux guerres, les éditions Gallimard ont publié dans la « Collection blanche » une quinzaine de cahiers. En même temps elles poursuivaient l'impression des œuvres complètes en 20 gros volumes in-octavo. Mais cette dernière publication s'est échelonnée de 1916 à 1955 et n'a connu qu'un tirage à diffusion restreinte. Elle a été remplacée par les trois volumes publiés dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade », en 1941, 1957, 1959 et dont les deux premiers ont été fréquemment réimprimés. Cette édition a fait avancer notablement la connaissance de Péguy. Pour les chercheurs, elle présente encore plusieurs inconvénients. Elle n'est ni chronologique, ni critique, ni même complète puisqu'elle ignore, entre autres, les inédits publiés isolément par Gallimard entre 1952 et 1955. Une nouvelle édition, en quatre volumes cette fois, devrait remédier à ces insuffisances.

L'approche critique de l'œuvre a été longtemps retardée par la nature même de l'admiration qu'elle avait suscitée. L'homme passait avant l'écrivain. Longtemps il n'eut droit qu'à des souvenirs ou à des hommages. D'abord de la part des compagnons qui lui avaient survécu : Daniel Halévy, les Tharaud, Romain Rolland, et bien d'autres qu'avait fascinés la rencontre d'une personnalité exceptionnelle. Puis de ceux qui, sans l'avoir connu, remettaient leurs pas dans les siens et puisaient dans son exemple des sources de vie et d'action : Bernanos, Emmanuel Mounier, Albert Béguin. Enfin les théologiens, dans le brassage des idées et des mœurs qui a précédé le Concile, découvraient en Péguy un secours contre les traditionalistes de l'Église.

Il a fallu attendre le tournant du demi-siècle pour que son œuvre devînt un objet d'étude. En 1952 deux premières thèses étaient soutenues en Sorbonne. En 1956 Albert Béguin publiait une édition critique du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. En 1960, Bernard Guyon faisait entrer Péguy dans la collection

« Connaissance des lettres » (Hatier) à l'usage des étudiants. La réunion d'un Colloque international à Orléans en 1964 pour le cinquantenaire de sa mort, une décade à Cerisy-la-Salle en 1971, les nombreux colloques organisés en 1973 pour le centenaire de sa naissance ont prouvé que, malgré le retard pris, Péguy commençait à être replacé à son rang d'écrivain, auprès de ses pairs, et qu'il perdait enfin le privilège douteux d'être confisqué par une chapelle ou un parti.

Ce nouveau départ a été favorisé par la mise à jour d'une vaste documentation. En 1964 la municipalité d'Orléans, à l'instigation du maire, Roger Secrétain, a fondé un Centre Charles-Péguy, à la fois musée et bibliothèque, qui a reçu de nombreux legs et donations. Les richesses qu'il renferme devraient donner lieu désormais à des recherches d'un type nouveau. Les *Cahiers de la Quinzaine* ont été jusqu'ici peu explorés. Sur leur fonctionnement, leur budget, le réseau d'amitiés qui leur a permis de vivre, subsistent des zones d'ombre qu'un examen minutieux de la correspondance pourrait dissiper. Péguy directeur de revue mériterait à lui seul une étude qui décèlerait à la fois la pugnacité de l'homme et les échos qu'il soulevait dans un milieu dont nous ignorons encore toutes les composantes.

Une enquête sur les premiers *Cahiers* permettrait aussi de saisir la nuance exacte de son socialisme. À vrai dire, cette enquête a déjà commencé. Depuis une vingtaine d'années, les chercheurs n'ont pas manqué, en France, en Angleterre, en Australie, pour mettre en lumière ses positions anarchistes, qui empêchaient un accord durable avec les socialistes, et pour le dégager de toute compromission avec les nationalistes de l'Action française, qu'il a toujours tenus à distance. Le dernier mot n'est pourtant pas dit. À travers ses attaques contre les guesdistes en 1900, puis ses ruptures avec les formations socialistes amies, dont les *Cahiers* livrent l'histoire en pointillé de 1901 à 1904, enfin sa conversion progressive à une politique gouvernementale de centre droit, on devrait reconstituer l'his-

toire quotidienne d'une avant-guerre anxieuse et divisée, qui consolide la République, mais se refuse au socialisme, soupçonné de compromettre la survie de la nation.

D'une façon générale, l'œuvre en prose de Péguy – plus considérable et moins connue que l'œuvre poétique – ne peut être détachée du contexte *politique*. On s'est cru trop souvent autorisé à le juger d'un point de vue *mystique* parce que dans *Notre jeunesse* il avait opposé les deux termes. C'était oublier qu'il était d'abord un journaliste, un simple « quinzénier » comme il aimait à dire. Il avait commencé par la politique. Il ne put jamais s'en déprendre. Aucun écrivain ne s'est tenu plus près des querelles d'idéologie et de pouvoir, observateur attentif et exigeant, surveillant d'un œil sévère tantôt les socialistes, tantôt les maurrassiens, tantôt les pacifistes. Son talent de pamphlétaire, qui éclate partout sans qu'une étude d'ensemble l'ait jamais pris pour objet, ne peut être analysé qu'en liaison avec l'information que la presse lui apportait chaque jour. Les attaques des premiers *Cahiers* ne seront comprises que lorsqu'on y lira les réponses à la *Petite République*, au *Mouvement socialiste*, à *L'Humanité*; l'intelligence de ses derniers écrits ne sera pleinement acquise qu'après dépouillement du *Temps* et du *Matin*.

Cette approche politique d'une réalité distante de bientôt quatre-vingts ans ne nous éloigne pas autant qu'on pourrait le croire de l'actualité présente. Malgré les bouleversements qui ont ébranlé le *xx^e* siècle, certains des problèmes auxquels nous nous heurtons encore se posaient dans les mêmes termes en 1900. Les partis socialistes étaient écartelés entre la revendication des libertés individuelles et le poids du centralisme démocratique. Les alliances électorales, le monopole de l'enseignement, la crise de la culture, voire la formation des instituteurs, ces débats qui sont les nôtres, agitaient déjà les milieux de la presse entre 1900 et 1914. Le rôle même de l'intellectuel, dont l'Affaire Dreyfus venait de découvrir le caractère spécifique, suscitait au sein des partis de gauche les mêmes querelles qu'aujourd'hui. Les *Cahiers de la Quinzaine* nous apportent les

échos de ces débats. Le regard vigilant de Péguy agit comme un décapant. Passionné certes, mais d'une pénétration aiguë qui démystifie les poncifs ou les mots d'ordre officiels.

Après le politique, le philosophe mériterait d'être regardé avec des yeux neufs. La publication des *Dialogues de l'histoire* (*Clio* et *Véronique*) a mis à jour de fortes pages sur le temps, la naissance, le vieillissement. Leur auteur est en possession d'une philosophie de l'histoire qui soutient la confrontation avec les plus avancées du xx^e siècle. Quant à la petite espérance des *Mystères*, elle demande à être repensée selon les concepts du philosophe Ernst Bloch. L'originalité de Péguy ne peut qu'y gagner.

Enfin il est temps de le confier aux philologues, aux explorateurs de l'imaginaire, aux praticiens de la nouvelle critique. Son vocabulaire, ses procédés stylistiques n'ont suscité jusqu'ici que des études partielles. Le linguiste allemand Léo Spitzer avait donné l'exemple en 1924. Il n'a été suivi en France que beaucoup plus tard. Le champ à couvrir est encore immense. La prospection des mots-clés, le répertoire des images obsessionnelles, la chasse aux citations cachées, l'analyse des procédés comiques : autant de directions de recherches qui doivent peu à peu livrer les secrets de l'écriture et confirmer l'unité d'une structure mentale qui commande à la fois l'œuvre du poète et celle du pamphlétaire.

*

Le parti pris des études que nous inaugurons aujourd'hui est donc résolument historique et critique. Il est bon de le dire d'emblée. Péguy a souvent dénoncé la malversation des gloses, des exégèses, des « fiches ». Il se méfiait des méthodes de la Sorbonne et des travaux universitaires. Après lui sont venus des disciples qui ont partagé ses préventions. Ils ont cru qu'ils

pouvaient se réclamer de l'homme seul et l'ont appelé un prophète. C'était oublier qu'un homme, quel que soit son message, ne survit que s'il est d'abord un écrivain. Le plus grand hommage qu'on puisse rendre à l'écrivain Péguy, c'est de le soumettre, comme ses pairs, à la critique universitaire. Loin de dessécher son œuvre, on lui rendra ainsi sa vie, sa couleur, sa force, indépendantes des choix religieux ou des options politiques.

Paradoxalement, le travail d'exégèse a été commencé par le moins universitaire de ses admirateurs. En 1948, Auguste Martin a fondé les *Feuillets* de l'Amitié Charles Péguy. Il ne voulait d'abord que recueillir des souvenirs, des témoignages, des éloges. Le temps passant, les souvenirs ont pris valeur documentaire. Les 216 numéros qui constituent la collection des *Feuillets* se sont grossis de références bibliographiques, de comptes rendus d'ouvrages français et étrangers, d'articles de fond. Ils ont bénéficié des legs reçus par le Centre Charles-Péguy dont Auguste Martin assura la direction à partir de 1964. Les lettres de Barrès, Bergson, Maritain, Romain Rolland, Suarès, et de bien d'autres, ont été les pierres d'attente d'une future correspondance générale. Après la mort de leur fondateur en 1976, les *Feuillets* ont été remplacés par une nouvelle publication : *L'Amitié Charles Péguy, Bulletin d'informations et de recherches*, dirigé par Jean Bastaire. Sans être fondamentalement remise en cause, l'orientation a été sensiblement modifiée. Plus substantiels, ramenés à une périodicité trimestrielle, les *Bulletins* donnent la priorité aux correspondances inédites et aux articles de critique. Une partie importante est consacrée aux comptes rendus, à la bibliographie, enfin à une « Chronique à plusieurs voix » où sont évoqués les principaux aspects de l'actualité péguyste.

Il ne s'agit pas ici de rivaliser avec ce *Bulletin* dont la carrière s'annonce heureuse. L'œuvre de Péguy offre aux chercheurs une matière assez ample pour que coexistent deux publications parallèles, au demeurant complémentaires. À la

Série *Charles Péguy* il reviendra de publier des articles groupés autour d'un même thème, d'un même genre, ou d'un ouvrage particulier, sans toutefois exclure des contributions isolées. Nous ne nous proposons pas d'énoncer des jugements définitifs, sachant bien que chaque génération de lecteurs révise ses critères et ses angles d'approche. Nous cherchons avant tout à éclairer l'œuvre par tous les moyens dont nous disposons à une date donnée : recours à l'histoire événementielle, exploration des mentalités, analyse des phénomènes linguistiques. Par là nous espérons contribuer à l'édition critique dont chacun rêve, celle qui situe un ouvrage littéraire dans son temps, dans la vie d'un homme, et tente de retrouver le dit et le non-dit du processus créateur. Nous ne nous interdirons pas, le cas échéant, de rapporter l'œuvre à notre propre temps. Dans ce va-et-vient du présent et du passé, nous garderons cependant le souci d'une objectivité dont nous savons bien qu'elle est relative, jamais atteinte parfaitement, mais dont la préoccupation constante devrait garantir le sérieux de notre travail.

L'un de nos objectifs est d'attirer l'attention sur des secteurs mal connus de l'activité de Péguy. Ce premier cahier sera consacré à un pamphlet important, mais dont le titre est peu familier au grand public : *Un Nouveau théologien M. Fernand Lau-det*. Nous espérons que le second portera sur les *Cahiers de la Quinzaine*, journal d'une vie et d'une époque.

Simone FRAISSE
Université de Paris III